

le moral de ces hommes, fatigués, déprimés, constamment sous la menace de bombardements terrifiants.

..

En présence de ces bombardements, qui avaient pourtant fait dans leurs rangs de nombreuses victimes, nos Juifs, il faut le dire, firent preuve de courage et de cran. Tandis que les soldats allemands — peut-être par discipline mais aussi par prudence — couraient se terrer au gémissement des sirènes ou au premier sifflement des bombes, les nôtres négligeaient d'aller à la tranchée et ne se dérangeaient même plus la nuit, demeurant couchés. C'étaient pourtant des bombes de 500 kgs qui tombaient, souvent à quelques mètres de la caserne; il y eut même des dégâts dans les chambrées et dans les magasins d'approvisionnement, par l'effet de bombes incendiaires.

..

On ne parvint pas, malgré de nombreuses tentatives, à supprimer le camp, mais au lieu des 1.200 travailleurs qui auraient dû en moyenne y séjourner, il n'y en eut guère au delà de quelque 500 à 600 les derniers mois et 350 à 400 les dernières semaines.

Tout ceci dura — payé de deux nouvelles exécutions, l'une d'elles à caractère très particulier — jusqu'au jour de la Grande Evasion, enfin, le 7 Mai 1943.

LE SECTEUR ITALIEN

Les Italiens avaient prélevé, dans notre recrutement, près d'un millier d'hommes. Une partie en fut aussitôt dirigée sur la région de Zaghouan et Saouaf, un groupe réduit continua jusqu'à Enfidaville.

..

Zaghouan. — Très malheureux les premiers jours, entassés dans des hangars exigus à ciel ouvert, exposés au froid et à la pluie, condamnés à croupir dans une atmosphère fétide, sans pouvoir se laver aux fontaines ou aux sources toutes proches, tant était grande chez leurs gardiens la crainte des évasions, ces travailleurs allaient moins souffrir par la suite, grâce à l'activité de nos délégués dans le secteur.

La Communauté avait désigné pour la représenter à Zaghouan, un jeune instituteur, chassé de l'enseignement par les lois de Vichy, Robert Bellaïche. Ardent, s'adonnant avec passion à la tâche qui lui était confiée, partageant l'existence de tous ces garçons, sur lesquels il avait une profonde influence. Il prenait parfois des initiatives que certains lui reprochèrent, mais elles étaient marquées de son souci d'augmenter le bien-être de tous. Ainsi, d'autorité, il

partageait entre les travailleurs les colis adressés à quelques-uns.

La situation, dès le 20 décembre, était nettement améliorée : le ravitaillement était organisé, l'habillement distribué, les autorités italiennes faisaient preuve d'humanité.

Bellaïche adressait à la Communauté des rapports moins angoissants, lorsque le 30 décembre on transféra le camp de Zaghouan à Djebibina, le 12 janvier celui de Saouaf sur Djouggar. Deux jours après, 100 hommes de Djebibina s'acheminaient vers Sbikha, près de Kairouan, d'autres s'arrêtaient à Djelloula.

Les migrations commençaient au moment où on réussissait à grand-peine à établir une liaison. Tout était de nouveau à refaire. Les chantiers s'éloignaient du centre de Zaghouan, des distances de 50 kms allaient séparer les divers groupes, mal reliés par des pistes impraticables.

Le délégué de la Communauté réclamait des moyens de transport ; il nous était impossible de lui donner complète satisfaction, ayant du mal nous-mêmes à maintenir le contact pour le ravitaillement. On réussit pourtant à lui envoyer deux arabas.

Il écrivait, venait à Tunis, insistait pour une multitude de demandes, souvent irréalisables, s'énervait, s'affaissait, ne se rendant pas toujours compte des difficultés au milieu desquelles on se débattait.

Il a fait d'excellent travail ; en plus de l'organisation créée, il a obtenu des autorités italiennes, des journées de repos pour nos ouvriers, des évacuations de malades, qui ne furent jamais remplacés.

Impulsif, sentimental et même un peu mystique, il encourageait la sympathie, par la sincérité de sa flamme.



A la mi-janvier, il y avait environ :

200 hommes à Djouggar ;

100 » à Sbikha ;

235 » à Djebibina ;

20 » à Saouaf.



• Un de nos jeunes gens, André Assuied, mourait à Djebibina. Le Service de Santé, alerté par des rumeurs d'épidémie — typhus, disait-on — délégua aussitôt dans le secteur, le D^r Moatti, médecin-chef, et le D^r Maurice Uzan en inspection générale.

Le malheureux Assuied avait eu une septicémie. Ces rumeurs étaient infondées.

Par ailleurs, les conditions matérielles d'existence étaient assez larges : ce n'était pas partout comme à Saouaf, où on achetait un poulet de 2 kgs pour 40 francs et où on échangeait un mouton contre quelques paquets de cigarettes, mais le ravitaillement en général était loin d'être précaire.

Le moral, en revanche, était déficient : la saleté, l'isolement en plein champ de bataille parfois, l'obsession, la hantise de pourrir dans ces camps d'internement.

On avait demandé à maintes reprises une relève de dix jours au moins ; on put finalement obtenir un repos de

trois semaines sur place, pour les travailleurs de Djebibina, sur rapport favorable des médecins militaires italiens.

Les Italiens — on doit le reconnaître — agissaient à l'égard des nôtres avec humanité. Avec eux, on pouvait s'expliquer, éventuellement faire admettre certains points de vue légitimes .



Le moment est venu de parler d'un curieux trio : Sfez, Jules Taieb et Baranès, réunis un jour, au début de la tourmente, par la « fraternité du sang ». Sans se douter qu'ils accomplissaient là un rite remontant, dit-on, aux coutumes préislamiques conservées en Bosnie, le *Pobratinstvo* (1), ces trois amis, désireux d'établir entre eux une amitié, une alliance éternelle, se firent une entaille au bras et burent le mélange de leurs sangs.

Ils allaient mettre au service de leurs frères internés dans les camps, ce pacte solennel.

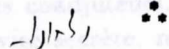
Promu inspecteur-chef du secteur italien, toujours disposé à partir sur la petite Citroën grise, à l'avant des postes les plus exposés, Sfez, accompagné de ses fidèles lieutenants, ira parout, à Enfidaville, à Djelloula, à Sousse et Kairouan, à Kondar, à Boucha.

Bien pourvus de munitions, en l'espèce de liqueurs, eaux de cologne, bas de soie et autres colifichets, ils sont les commis-voyageurs qui suivent les armées en campagne. Ils font penser à ces colporteurs, chez qui on découvre des

(1) Cf. « L'Islam en pays Slaves », Jean Vernost.

objets introuvables, insoupçonnés; parfois escamoteurs, quelque peu illusionnistes. Eux, c'est pour le bon motif et la bonne cause.

A chaque visite, ils laissent sur le terrain, pour les officiers et les soldats, quelques bouteilles, reçues avec sympathie, et ils repartent nantis de nombreux malades à rapatrier et... à remplacer.



Quelques coups de maître :

47 hommes de Djelloula qui échappent ainsi à la mi-février à la solitude glaciale des hauteurs, où il faut transporter des mines à des distances de 15 et 20 kilomètres.

30 autres de Sbikha ramenés à Tunis dans un camion militaire italien, qu'on avait déchargé de sa cargaison de munitions pour servir aux travailleurs juifs.

Sans avoir consulté son lieutenant, le sergent Galese a libéré les hommes, les a accompagnés jusqu'à Tunis, en principe pour en ramener d'autres.

Sfez a la complicité tacite du capitaine Corsi, un de ces officiers cultivés de la Haute Italie, qui réussissent difficilement à cacher leur haine des Allemands; il se garde bien de renvoyer des remplaçants.

Après trois jours, très agréablement passés à Tunis, Galese retourne au camp, sans travailleurs.

Il est fort mal reçu et aggrave encore son cas en exprimant devant cet accueil la plus mauvaise humeur.

« Abandon de poste en temps de guerre, désertion, me-

naces envers un supérieur », Galese est traduit en Conseil de guerre.

Nos trois amis sont appelés à l'audience comme témoins. un jour de mars, à la Kasbah.

Séance curieuse :

Le commissaire du Gouvernement éprouve le besoin de manifester son horreur des Juifs. A l'entrée de ces témoins, il paraît éprouver une souffrance insurmontable : « Je sens les Juifs, qu'on les fasse sortir. *Fuori i vigliacchi.* » La scène est du plus haut grotesque. Heureusement il se calme ; nos camarades parviennent à retenir une furieuse envie de rire.

C'est maintenant au tour de la défense. L'avocat s'engage dans une tirade ampoulée sur les chemins de la victoire, à la construction desquels Galese désirait employer des hommes valides, renvoyant les malades. Puis, il a le courage de s'élever contre l'antisémitisme, s'avançant jusqu'à dire : l'exemple des Allemands n'est pas une raison suffisante pour persécuter les Juifs qui ont toujours été de bons patriotes ou amis de l'Italie. Il est rappelé sévèrement à l'ordre.

Peu avant le jugement, la sirène donne l'alerte. En un instant, la salle se vide ; c'est une fuite éperdue dans les caves, aux cris de « *Madonna!* »

Enfin, l'audience reprend, le jugement est rendu : Galese est dégradé et renvoyé sur le front. Pauvre Galèse !

Améliorer la situation des hommes ; assurer le service de la correspondance et des colis (1) ; évacuer les malades ou prétendus tels, comme ces « resquilleurs » qui, pour avoir la fièvre durant quelques heures, avalaient la fumée d'une cigarette préalablement trempée dans l'huile ; vider les camps progressivement, tout cela n'était qu'une partie de la tâche d'Henry Sfez et ses coadjuteurs.

Exercer une activité secrète, mystérieuse, faire passer des messages, accomplir toute une besogne occulte pour les prisonniers de guerre, voilà du sport sympathique pour ces jeunes gens.

Baranès avait eu un accident à Bizerte en décembre. Son bras demeura dans le plâtre en écharpe 5 mois, ce qui était excessif. On en a connu la raison plus tard : il dissimulait dans le pansement les messages chiffrés, comme ce lui qui lui fut remis par un officier palestinien, appartenant à l'Intelligence Service, camouflé à Kairouan.

Et il y eut diverses aventures : celle des officiers anglais cachés à l'usine de St-Henri ou au cimetière du Kram, tant d'autres encore !



Enfidaville. — Les 250 d'Enfidaville, au cours d'une assez longue période d'inactivité, eurent à souffrir dans le

(1) A côté du service officiel de messageries, Sfez avait constitué pour son secteur une organisation postale autonome, qui rendit les plus grands services. Assisté d'une jeune cheffaine scout qui mit à contribution une quinzaine de ses camarades, il arriva à distribuer une correspondance volumineuse à la barbe des autorités militaires de l'axe qui l'interdisaient.

début du froid et de la pluie, entassés dans un fondouk exigü, crasseux et humide.

Par la suite, ils s'installèrent à Kondar (1), à 24 kms d'Enfidaville, sous la tente. Ils n'y furent pas trop malheureux, bien traités par les Italiens, mais comme toujours les conditions d'hygiène étaient déplorables.

Les médecins s'efforçaient d'y remédier avec leurs faibles moyens, mais ils pouvaient très peu de chose. L'un d'eux, nous écrira : « Vivant parmi les gueux, je suis le roi des gueux. »

Le ravitaillement, en raison de la difficulté des transports, à près de 120 kms de Tunis, était également défec-tueux. On achetait des vivres sur place à des prix très variables, suivant les vendeurs. On demandait 16 francs pour un pain « tabouna », tandis qu'on pouvait d'autres fois avoir un agneau pour 100 francs.

Un travailleur vendit une cachabia à un Arabe, pour améliorer son ordinaire.

A fin janvier, tandis que 37 malades étaient évacués, le restant du camp partit pour Sbikha, de là à Djebibina et à Djouggar.



Aux derniers jours d'avril, l'offensive délogeait les troupes de l'Axe de leurs positions, et nos ouvriers — ils avaient bien diminué depuis décembre — étaient évacués d'une étape à l'autre vers Tunis.

(1) Dans le domaine de la Société Franco-Africaine.

Dans la confusion de la retraite, la discipline se relâchait. Du côté de Djouggar, c'était une débandade générale devant l'avance française.

Les nôtres, sur l'initiative de chefs de secteurs avisés comme Raymond Raccah, enfreignant les ordres italiens, regagnaient à la hâte Tunis.

La Communauté, alertée, avait envoyé des camionnettes à la rencontre des arrivants.

Tandis que certains rejoignaient Bir-Halima, d'autres partaient de Dhomda vers Pont-du-Fahs, Thuburbo Majus, Bir M'Cherga, Cheylus, La Mohammedia, enfin Tunis.

Ils refaisaient en sens inverse le parcours du 9 décembre, mais cette fois, malgré les bombardements, la mitraille, les vicissitudes et les risques de l'équipée, ils avaient le cœur débordant de joie. Pour eux, l'épreuve avait pris fin !